

AUX

PYRÉNÉES

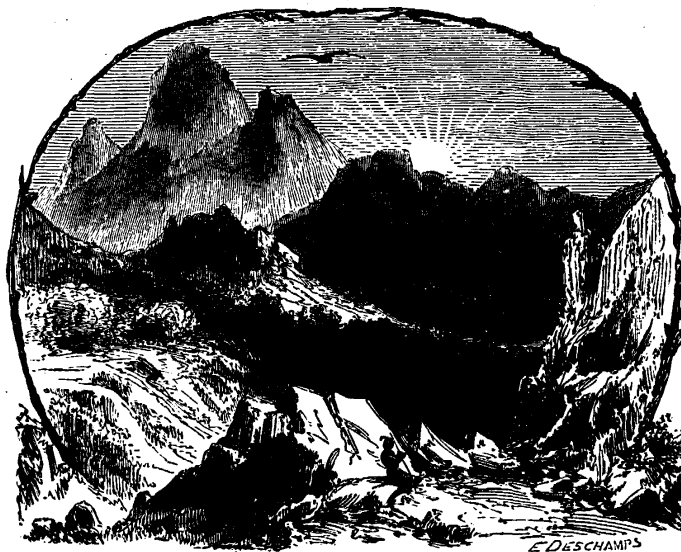


LE SAC AU DOS

PAR

ALBERT LAPORTE

AUTEUR DE *En Suisse le sac au dos.*



PARIS

THÉODORE LEFÈVRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES POITEVINS

gende n'y a pas logé quelqu'une de ses figures mystérieuses. Dans ces pays-là, la contrebande est du commerce; la légende, c'est de l'histoire. Un contrebandier est un honnête homme, aussi bien que la légende est une vérité. Le douanier joue avec les uns le rôle que Satan joue dans l'autre, voilà toute la morale qu'on puisse tirer de ces deux anomalies. De là, des récits qui n'ont rien d'orthodoxe, mais où on retrouve dans leur naïveté un grand parfum de mysticisme.

De tous ces récits que j'ai cueillis au vol, il ne m'est resté aucun souvenir, mais en revanche je me rappelle encore avec plaisir deux curieuses anecdotes que j'ai d'autant plus de plaisir à raconter que je ne les ai lues nulle part.

Les voici. Cela me donnera le temps de redescendre la montagne à la recherche de mes compagnons, qui de leur côté font la connaissance des contrebandiers et de la contrebande.

La première de ces anecdotes pourrait s'appeler *l'Ours et la Sentinelle*.

Un jeune Basque du nom de Martin, — étrange prénom dans le pays des ours! — eut dans une de ses nombreuses courses à travers la montagne, soit comme contrebandier, soit comme chasseur, une aventure aussi étrange que son nom.

Une nuit qu'il revenait d'Espagne par un sentier fort étroit dominant des précipices, un ours de haute taille lui en disputa le passage. Le jeune homme n'était armé que de son couteau, de plus il était chargé d'un sac assez lourd qui n'avait probablement acquitté aucuns droits dus à l'État.

Que faire! Rétrograder? ses compagnons qui le suivaient l'auraient traité de lâche. Avancer? c'était la lutte avec la bête fauve, c'est-à-dire la mort. En admettant que l'homme fût vainqueur, le vaincu l'entraînerait infailliblement dans le précipice.

Pendant les quelques secondes que le jeune homme mit à réfléchir à sa situation, temps relativement très-court dont l'ours profitait pour s'aiguiser les ongles et se passer la langue sur les babines, il se produisit un incident qui changea la face des choses.

Les douaniers guettaient dans l'ombre le passage des contrebandiers. Ils barraient le sentier du côté opposé où messire l'ours était en sentinelle. Se trompant sur l'attitude de la bête dont la force aidait en ce moment le droit, craignant que leur proie ne vint à s'échapper,

ils commencèrent les hostilités par des coups de feu. La première balle atteignit l'ours et lui brisa une patte de devant. Rugissant de douleur, le fauve se retourna et fondit sur les douaniers qui voulaient profiter de cette surprise pour s'emparer de leurs ennemis.

La lutte fut longue, terrible, acharnée. Pendant ce temps les contrebandiers avaient rebroussé chemin, et les douaniers se retiraient avec un mort et deux blessés, et la honte d'avoir échoué dans leur entreprise.

L'ours était vengé. Seulement il s'était laissé glisser sur la pente du chemin, épuisé par le sang qui coulait de ses blessures et impuissant à regagner sa tanière. Sa patte seule l'enchaînait. Il se leva pourtant et courut se désaltérer à une fontaine qui coulait le long d'un rocher. La fraîcheur de l'eau lui fit du bien, mais cette descente rapide, dangereuse même pour un personnage aussi bien emmitoufflé qu'un ours, l'étourdit complètement, au point qu'il ne vit qu'en se retournant, presque aussi endommagé et encore plus effrayé, le jeune contrebandier pour lequel il s'était inutilement pourléché les lèvres. Au bout d'un moment, tous deux se regardèrent. L'homme voulut fuir, la peur lui donnait des jambes, mais la bête poussa un grognement plaintif, rampa jusqu'à Martin, — son homonyme, — et lui tendit la patte qui pendait comme une branche balancée par le vent.

Le jeune Basque était un peu médecin, comme tous les gens de la montagne. Il s'approcha, tira son couteau, fit l'amputation du membre brisé, et à l'aide de sa chemise qu'il déchira et d'herbes qu'il cueillit, après les avoir macérées dans l'eau-de-vie de sa gourde, — eau-de-vie de contrebande ! — il pansa la blessure de l'ours manchot qui, pour le remercier, lui léchait ces mains bienfaitrices dont un quart d'heure auparavant il eût fait son souper.

— Ah ! semblait dire l'ours en regardant son bienfaiteur avec un mélange de reconnaissance et de convoitise, tu es jeune, gras, dodu. Quel bon repas j'aurais fait ! mais tu es mon bon ami, à présent, n'en parlons plus. Seulement ne me fais jamais rappeler que si je t'avais dévoré tout de suite, je n'aurais pas une patte de moins !...

L'ours devait s'en souvenir, comme nous allons le voir, ce qui prouve que la reconnaissance des bêtes est subordonnée à leur rancune. Les hommes ne sont pas meilleurs.

L'histoire s'était ébruitée. L'ours manchot était connu de tous les

contrebandiers qu'il suivait dans leurs excursions et pour lesquels il faisait sentinelle la nuit, dans les sentiers périlleux et à l'ouverture des trous de mines qui, pour faciliter la contrebande, avaient toujours deux issues. On ne l'appelait plus que Martin, du nom de son sauveur : c'est peut-être de là que vient ce sobriquet donné aux ours.

Donc, les deux Martin vivaient en très-bonne intelligence. Un beau jour Martin, — l'homme, — disparut. L'ours, pour se consoler et dans l'espoir de le retrouver, continua ses services aux contrebandiers et fit plus que jamais sentinelle au passage souterrain où il avait vu pour la dernière fois son bienfaiteur.

Le jeune Basque avait changé de profession et, à son tour, s'était fait douanier. En se mariant, sa femme avait exigé cette conversion, et le malheureux y avait consenti.

La contrebande eut, grâce à ce secours inespéré, maille à partir avec la loi. Dès ce moment, si le fisc n'y gagna guère plus, les villages basques y perdirent beaucoup, mais la contrebande devenant un métier très-difficile, les contrebandiers augmentèrent de nombre pour faire la guerre aux douaniers, et punir le renégat, seul moyen de rendre à leur commerce l'éclat qu'il avait perdu.

C'est alors que l'ours eut du courage ! Toutes les nuits en sentinelle ! La pauvre bête ne mangeait ni ne dormait. En faction à la porte de ce passage souterrain qu'on m'a montré dans la plaine d'Aphourra, près d'Ahusky, il attendait, ne laissant entrer que les contrebandiers, mais grognant à la seule vue d'un uniforme de douanier.

Une nuit, nuit d'orage, où les torrents déchainés menaçaient d'envahir tous les puits de la plaine, l'ours à son poste vit à la lueur d'un éclair arriver un douanier. Il se dressa sur son séant, mais sans grogner. Cependant il y avait nombreuse réunion de contrebandiers qui, comptant sur le manchot, avaient négligé de placer des sentinelles de ce côté-là, où l'on ne pouvait descendre que par ruse ou par surprise.

L'ours, étonné lui-même de ne pas grogner, attendait toujours. Le douanier approchait. A la lueur d'un nouvel éclair, les deux Martin se reconnurent. Ce douanier n'était autre que le renégat qui, mettant à profit son ancien flair de contrebandier, venait surprendre au gîte ses compagnons pour les livrer à la justice.

Quelle joie chez la bête fauve quand elle reconnut son bienfaiteur !

Elle se coucha à ses pieds, lui tendant la moitié de sa patte, comme pour lui dire : Souviens-toi !

Martin homme ne se souvenait plus de Martin ours. Il tira son couteau et frappa la bête au défaut de l'épaule. Le coup était mortel. Par bonheur un mouvement de l'animal fit dévier l'arme qui se brisa sur l'os. Le douanier, croyant n'avoir plus rien à craindre, passa en appelant ses hommes qui le suivaient dans l'ombre.

Tous les contrebandiers furent pris avant qu'ils aient pu se défendre.



L'ours et le contrebandier.

Martin resta le dernier pour bien s'assurer qu'il n'en laissait pas de cachés ; mais, au moment où il voulut sortir, il sentit une griffe puissante s'abattre sur son épaule. En se retournant, une haleine brûlante et fétide lui fouetta le visage, deux yeux brillants de haine le regardaient dans les yeux, et des crocs aiguisés par la faim, blancs

à la base, rouges à la cime, apparaissaient sous les babines retroussées. L'ours venait demander à l'homme raison de son ingratitude et de sa méchanceté.

Le duel fut terrible : le bruit de la lutte se fit entendre jusqu'à Ahusky. Les cris de l'homme et les grondements du fauve se confondirent dans l'abîme, et le ciel lui-même se mit de la partie, ne parvenant qu'à peine à éteindre avec la voix de la tempête les voix des deux combattants.

Toute la plaine se soulevait par soubresauts, ou se creusait comme si la vaste poitrine de la terre, lasse de sangloter, eût cherché sa respiration en aspirant l'air frais du dehors pour l'infuser dans ses poumons de feu. La montagne craquait comme les ais mal joints d'un vieux meuble, et ce bruit, répercuté par l'écho, ressemblait à une fusillade bien nourrie. Les forêts déracinées jonchaient les pentes de leurs arbres au-dessus desquels des torrents, un instant arrêtés par cet immense barrage, bondissaient en mugissant et s'échappaient par les entonnoirs mystérieux creusés dans la plaine. L'inondation surprit contrebandiers et douaniers, confondant les vainqueurs avec les vaincus, noyant les uns, écrasant les autres, rejetant ceux-là au fond de l'abîme et ceux-ci contre les murailles de fer. L'enfer du Dante n'a pas vu de tortures pareilles, ni entendu de cris aussi lamentables ; mais ce qui épouvanta surtout les voisins et témoins de ce cataclysme, — les fils auxquels on en fait le récit ont hérité de la frayeur de leurs pères ! — c'est un duo convulsif de cris de rage et de douleur qui dominait même les bruits de la nature. La lutte de l'homme et de l'ours ne finit que le lendemain matin, en même temps que la tempête, qui recula sans doute d'horreur devant les deux ennemis et épargna jusqu'à leurs cadavres.

Au grand jour, quand le village, croix et bannière en tête, descendit dans la plaine pour constater les ravages de la nuit et sauver ce qui pouvait encore être sauvé, on retrouva sur les bords du puits de mine l'ours couché à côté du corps inanimé de sa victime. Il était criblé de blessures : le couteau même était resté planté dans une de ses côtes, mais le fauve respirait encore et léchait les plaies saignantes du jeune douanier qu'il semblait vouloir rappeler à la vie.

Quand on lui enleva le cadavre, l'ours, impuissant à le défendre, courba la tête, ferma les yeux et poussa un hurlement dans lequel s'éteignit son dernier soupir.

regret de ne pouvoir relater toutes les impressions du voyage que j'ai fait avec eux. Pour cela, ce volume tout entier ne suffirait pas.

Les retrouverai-je un jour, ces deux vieillards ossalois ? Dieu le veuille ! mais au moment où je les quittai, j'avais plus de hâte à rejoindre Charles et Édouard, qu'à rêver une nouvelle rencontre avec mes montagnards.

Je passai aux Eaux-Chaudes, et je ne m'y serais pas arrêté, si la vue du petit palais de marbre qui abrite ses baigneurs ne m'eût invité à reposer mes jambes au bénéfice de mes yeux. Ce bâtiment est en effet un des plus gracieux que j'aie visités. Sa terrasse domine le Gave, et de tous côtés on aperçoit les hautes chaînes de montagnes qui forment les limites de la France et de l'Espagne.

La gorge des Eaux-Chaudes dépasse en horreur tout ce que la nature a créé en ce genre. Seulement elle manque d'imprévu et de pittoresque. Le torrent qui la parcourt dans toute sa longueur, et qu'on traverse sur des ponts, en sort bondissant de cascaille en cascaille parmi les sorbiers et les sureaux suspendus aux rochers.

En visitant cette gorge, j'étais loin de m'attendre à retrouver deux amis de voyage que j'avais eu le plaisir de connaître en Suisse et avec lesquels j'avais chassé le loup et le sanglier dans les Ardennes. Je ne les avais pas revus depuis un ridicule accident qui m'était arrivé non loin de Maubert-Fontaine. Très-mauvais cavalier, très-peureux même à cheval, j'eus le malheur, — malheur prévu par la malice de mes camarades, — d'avoir pour monture une bête rétive et capricieuse qui me fit faire des cabrioles de clown et joua tout le temps à la balle avec mon individu. Cet accident m'avait éloigné de la chasse et des chasseurs.

Le hasard et la gorge des Eaux-Chaudes m'en rapprochèrent. Ces messieurs avaient comploté pour le soir même une chasse à l'ours, et malgré moi je me laissai prendre à leur invitation. L'ours étant un hôte des Pyrénées, il fallait bien, pour que mon voyage fût complet, faire connaissance avec lui, le voir de près, et la chasse m'en offrait le plus prompt moyen.

J'étais assez mal équipé, mais on me mit en main une excellente carabine rayée de Devismes et à la ceinture un coutelas fraîchement aiguisé. D'ailleurs l'ours était guetté et signalé depuis la veille. La

battue était faite. Il n'y avait plus qu'à aller le chercher. Du moins le guide l'assurait !...

De temps immémorial, les forêts des Eaux-Chaudes ont été renommées pour leurs ours redoutables. A force de les chasser, il y en a moins, et il faut toute la ruse des montagnards pour y dénicher le peu qui en reste.

Sous Henri IV, les dames faisaient un divertissement de la chasse à l'ours. Sully raconte un cas fort étrange de la force et de la furie de ces animaux :

« Il y en eut deux qui démembrèrent des chevaux de médiocre taille, quelques autres qui forcèrent dix Suisses et dix arquebusiers, et un des plus grands qu'il était possible de voir, lequel, percé de plusieurs arquebusades et ayant sept ou huit bris et tronçons de piques et hallebardes, embrassa sept ou huit qu'il trouva contre un haut rocher, avec lesquels il se précipita en bas, et furent tous déchirés et brisés en pièces. »

Quels ours ! Et quel style ! aurait ajouté Charles.

Le soir même, vers dix heures, mes compagnons vinrent me chercher. Je m'étais jeté tout habillé sur un lit et j'avais pris un repos bien mérité. Je me levai sans mot dire. Ma curiosité était trop vivement excitée pour que je refusasse une occasion peut-être unique dans mon voyage.

Le chemin que suivirent le guide et mes compagnons de chasse me conduisit aux pieds de ce Pic du Midi d'Ossau que j'avais franchi la veille. L'endroit où on devait rencontrer le fauve était à trois kilomètres de là, dans une forêt épaisse que j'avais remarquée en passant. La place était marquée par le guide qui avait déjà vendu la peau de l'ours, et quatre grands chiens de race lupine nous y conduisaient muets, la langue pendante et l'œil sanglant, toujours le nez au vent et prêts à faire déguerpir l'ours de sa tanière, s'il s'obstinait à y rester.

Voici quel était le plan du chasseur. Attendre que l'ours sortit pour sa tournée nocturne, courir à son trou, le boucher, revenir se mettre en embuscade et attendre son retour.

Le plan réussit. Au petit jour l'ours, en voulant regagner sa tanière, la trouva solidement barricadée. Le guide avait mis à profit les quelques heures de repos que nous avions prises dans une cabane où les chiens étaient solidement attachés.

Chacun de nous était à son poste. Les quatre chiens furent lâchés et l'ours, se retournant soudain; fit face au danger avec un calme et une insouciance de mauvais augure.

C'était un ours brun de grande taille, peu disposé, je vous assure, à



se laisser prendre sa riche fourrure sans la défendre énergiquement. Il s'avança à quatre pattes, la tête basse. Les chiens aboyèrent; l'un d'eux, qui s'était approché trop près, en fut quitte pour reculer avec une patte cassée et les autres tournèrent sans oser aborder leur en-

nemi. C'est alors que l'un des chasseurs monta à l'assaut de la petite plate-forme où les chiens et l'ours se mesuraient du regard et de la voix. Le guide nous appela, l'autre chasseur et moi, et nous fîmes un



détour pour surprendre la bête par derrière. Je croyais avoir pris le poste le moins dangereux. Je me connaissais mal en ours !...

Celui-ci recula lentement contre un rocher. J'entendis deux coups

de feu. Je vis les chiens s'élancer, mais l'ours debout et sanglant se secoua, rejeta les chiens loin de lui, comme s'il méprisait d'aussi petits adversaires, et se précipita vers le sentier par lequel j'arrivais afin de gagner la forêt où il aurait trouvé sûrement un abri.

Dès qu'il m'aperçut, il rugit et d'un bond se trouva près de moi, je lui déchargeai mon arme à bout portant, mais je ne fis que lui brûler le museau. La balle alla ricocher sur le rocher qui me faisait face.

— Le couteau ! me cria le guide.

Mais voyant que l'ours, aveuglé par la fumée, se roulait par terre, je sautai par-dessus lui et me sauvai du côté de la plate-forme. A peine y étais-je, que l'ours se trouva derrière moi, affolé, furieux, terrible. Je me retournai pour m'enfuir. Un rocher me barrait le passage, je l'escaladai aussi vite que possible et je ne sais ce qui se serait passé, si le deuxième chasseur, qui guettait tous mes mouvements, n'eût arrêté l'élan de l'ours en lui logeant une balle dans la tête. L'ours roula trois fois sur lui-même et se releva encore, au moment où, épuisé de fatigue et affolé moi-même, je me laissais retomber du rocher que je n'avais pu finir d'escalader.

— Le couteau, ou vous êtes perdu ! cria de nouveau le guide.

Eh ! je savais bien ce qu'il voulait dire avec son couteau. Est-ce qu'on raisonne avec la peur ? Je me reculai instinctivement. Le guide alors épaula son arme et fit feu.

L'ours eut un soubresaut terrible, je pus éviter sa griffe et, en me garant avec mon fusil, ma main toucha le manche du couteau, je le saisis frénétiquement, et comme l'ours s'était retourné vers le guide, je lui plantai l'arme au défaut de l'épaule. Ce fut le coup de grâce.

L'ours était mort, et moi je m'évanouis bêtement.

Le jour même on me décerna le prix à un grand dîner que les baigneurs des Eaux-Chaudes donnèrent aux chasseurs. Trop modeste pour abuser de mon triomphe, je mis mon amour-propre à la torture pour ne pas me croire un nouveau Nemrod, mais j'avoue que j'aimerais mieux escalader vingt monts Cervin que d'avoir à tuer un seul ours.

Après des adieux et promesse de se revoir, je repris le chemin des Eaux-Bonnes.

Charles et Édouard m'attendaient toujours ; seulement ils étaient à Pau. Je lus la lettre qui m'informait de leur départ et de leur nou-

velle adresse, et je ne me donnai même pas le temps de dîner. La diligence partait.

J'aimais mieux me priver de manger que de rester aux Eaux-Bonnes avec un pantalon en morceaux, un chapeau défoncé et des bottes qui ne m'appartenaient même pas !...

C'est le cordonnier des Eaux-Bonnes qui a dû être content !

montrer une grande lassitude. D'un commun accord, nous campâmes à l'abri d'un rocher, et les provisions furent étalées. Rien ne manquait. Notre appétit, un peu trop surmené par la fatigue, n'y fit pas grand honneur, mais ce n'était qu'un à-compte sur le repas du soir.

Le paysage qui nous entourait est nu et stérile, on ne voit que de la neige et des rochers taillés en scie, aux formes empreintes d'une sauvagerie indescriptible. De plus, le silence y est si absolu qu'on entend le moindre bruit. Aussi fûmes-nous très-étonnés d'apercevoir subitement devant nous une troupe d'isards, dont la neige avait assourdi les pas et qui arrivaient sans s'apercevoir de notre présence, bien que, comme le chamois des Alpes, ils flairent le chasseur à de très-grandes distances et que leur troupe soit conduite par un chef, espèce d'éclaireur qui signale l'ennemi au moyen d'un petit sifflement aigu.

Le guide se leva pour nous les montrer, mais ce mouvement fit s'enfuir toute la bande qui disparut dans le ravin, où nous la vîmes encore longtemps bondissant avec une légèreté dont on ne peut se faire une idée.

Les isards se tiennent habituellement dans les régions des neiges. Ce joli petit animal, tout à la fois chevreuil et chamois, rivalise de gentillesse avec la gazelle et de rapidité avec le faucon. On ne les trouve que dans les Pyrénées. Linné l'appelle *Antilope rupicarpa*. Ses cornes, petites, rondes, ont leur pointe recourbée en arrière comme un hameçon. L'isard est moins grand que le chamois, sa taille ne dépasse pas celle d'une chèvre ; faible et sans armes, cet animal ne trouve le moyen d'échapper aux animaux carnivores que dans sa légèreté, dans la hardiesse de ses bonds qui lui permettent de franchir des précipices et de trouver asile sur des rochers inaccessibles.

Les montagnards font grand cas de sa peau, encore plus de sa chair, mais il devient très-difficile de le chasser. La race se perd dans les Pyrénées, comme celle de l'ours et celle du chamois ou de la marmotte dans les Alpes.

Un animal très-intéressant à tous les points de vue tend aussi à disparaître ; c'est le bouquetin, qu'on ne rencontre plus qu'à de rares intervalles.

Le bouquetin n'est autre que la vraie chèvre sauvage. Aussi léger que l'isard, sinon plus, il se laisse bien moins approcher encore et

vit isolé dans des retraites fixes où il est presque impossible de le surprendre.

L'extinction totale du bouquetin serait fort regrettable ; toutes les sympathies lui sont acquises comme au dernier représentant d'une race qui s'éteint. En outre tous les montagnards verraient avec chagrin disparaître un animal doué de si nobles qualités, qui quelques mois après sa naissance peut sauter d'un bond par-dessus la tête d'un homme sans prendre d'élan, dont toute la vie est une lutte constante pour son existence, qui possède un sentiment si vif des beautés de la nature et un tel mépris pour la souffrance qu'il reste parfois immobile des heures entières au milieu de la tempête la plus violente et la plus froide jusqu'à ce que le bout de ses oreilles soit gelé, qui, enfin, lorsque sa dernière heure arrive, grimpe sur le pic le plus élevé de la montagne, se suspend à un rocher par ses cornes qu'il frotte contre la pierre jusqu'à ce qu'elles soient usées et tombe alors dans le précipice où il expire. Légende merveilleuse à laquelle je ne crois pas, malgré les affirmations de mon guide de qui je tiens ces détails.

Notre petite caravane s'était remise en route pour achever de contourner, par leur face méridionale, les cinq montagnes dont l'ensemble constitue la partie la plus colossale de la chaîne des Pyrénées. Ces montagnes, dont le nom dépeint la forme, sont : le Casque, la Tour et l'Épaulé du Marboré, le Marboré proprement dit et enfin le Cylindre du Marboré, ce fils aîné du mont Perdu, armée de géants qui marque la limite entre les deux nations.

Enfin nous arrivâmes à la cabane de Gaulis, située au pied même du mont Perdu ; nous devions y passer la nuit, et grande fut notre déception de n'y trouver personne. Portes et fenêtres étaient ouvertes, et rien n'annonçait qu'elle fût habitée. Ces désagréments firent impression sur mes compagnons habitués à avoir toutes leurs aises, même au sommet des montagnes. Moi seul n'y prêtai pas grande attention.

C'est qu'en effet, ce mont Perdu tant cherché était enfin trouvé ; bien que nous en fussions encore loin, il dressait devant nous tout d'un jet sa vaste pyramide calcaire couverte de champs de neige, de glaciers, d'éboulis, « que la nature a jetée sur les épaules du Marboré pour couronner son impérissable monument. »

Cette classification chimique est tout ce que j'ai retenu de la vraie conférence que mademoiselle Rose a essayé de nous faire et que j'ai écoutée religieusement pendant que Charles, pour prouver son attention, buvait afin de mieux reconnaître les effets physiologiques de cette eau salubre.

— Sapristi, me dit-il après plusieurs heures de cet exercice, il me semble que j'ai avalé une vingtaine de boîtes d'allumettes.

Le père de Rose écoutait sa fille comme un oracle et ne buvait qu'avec sa permission. Quant à Joannès, il ne se trouvait pas assez malade, même pour goûter à ce qu'il appelait « de l'eau de javelle après la lessive. »

Un petit incident à noter. Ramoune, en chien intelligent qu'il était, nous avait parfaitement reconnus, mais il s'obstinait à ne se laisser caresser par mademoiselle Rose que lorsque celle-ci avait ses lunettes et son air britannique. Explique qui voudra ce caprice. Je constate. Voilà tout.

Donc, le matin de très-bonne heure, nous étions partis pour les bains de la Raillère. Il y avait déjà des buveurs et des baigneurs, très-étonnés de voir de simples touristes faire cette promenade assez ingrate sans y être forcés.

Si la promenade n'offre aucun intérêt pour les malades, pour nous elle était pleine de charmes. Nous nous rappelions la reine Marguerite, qui allait avec ses femmes dans un beau pré « le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur, et s'asseyait sur l'herbe verte, si molle et si délicate qu'il ne fallait ni carreaux ni tapis. » Rabelais aussi était venu là, et certes j'aurais bien voulu savoir l'opinion du bon curé de Meudon, qui aimait tant le vin !

Le sentier que nous avons pris grimpe entre des rochers et des précipices, passe sur un pont, au pied d'anfractuosités toujours remplies de neige, et traverse une gorge sauvage assombrie par de noires forêts de sapins, où vivait autrefois le lynx, cet animal disparu des Pyrénées. Nous laissons derrière nous la Raillère, où les deux gaves de Lutour et de Gaube réunissent leurs eaux limpides, descendues par mille ressauts des sommets neigeux du Vignemale et du Pignère, et nous entrons dans le val de Gèret, après être passés devant une foule d'établissements thermaux, stations du calvaire médical de notre jeune compagne.

mide, et une fois là-haut, il se guérit de sa colique si consciencieusement, qu'il ne resta rien dans la bouteille !

Qui n'aurait pas ri de l'anecdote et pardonné au malade ? Conquérir un remède au prix de dix heures de marche, faire une des ascensions les plus périlleuses des environs, si périlleuse que les touristes ne la font que par amour-propre et encore quand ils la font ! Tout cela pour guérir une colique et boire un verre de rhum !...

Après avoir voyagé par la pensée sur le plan en relief de l'ingénieur Lezat, je me laisse aller à jeter un coup d'œil sur d'autres curiosités d'un ordre inférieur qui se trouvent dans la même salle et concernent la faune et la flore de Luchon. Je prends, là aussi, quelques notes qui pourront m'être utiles.

L'ours, l'isard et le bouquetin me sont déjà connus. J'espère bien les revoir, mais ce que je n'ai pas vu et ne suis pas destiné à voir, ce sont le merle blanc, qui niche le long des torrents, le pego accenteur montagnard, dont la tête est recouverte d'un capuchon noir et les sourcils larges et jaunes, la perdrix blanche dont la couleur change quatre fois par an et qui, grâce à ce changement, échappe aux chasseurs, et enfin le vautour Arrian qui n'habite que les sommets couverts de neige.

Je cherche aussi à me reconnaître dans la flore si abondante de Luchon, et regrette de ne pas être botaniste, en voyant cette variété de plantes et de fleurs, saxifragées, safran d'automne, cochléaria, aconit, rhododendron, gentiane. Les Pyrénées sont prodigues de ces plantes dont la médecine tire un remède bienfaisant ou un poison mortel, de ces fleurs si jolies baptisées d'un affreux nom latin, de ces mousses et de ces lichens qui tapissent ses bois et ses rochers.

La pluie a cessé et je me hâte de quitter l'étuve où j'ai passé une heure excellente, pour respirer l'air frais. Il est inutile de songer à une excursion et je me hâte d'aller déjeuner, afin d'avoir le temps de faire une promenade dans les environs, au Castel-Viel par exemple, sombre tour qui domine Bagnères et dont je voudrais bien connaître la mystérieuse histoire.

A table, je me trouve à côté de trois jeunes gens qui engloutissent leur déjeuner avec une vitesse vertigineuse. Une calèche à deux chevaux les attend ainsi que leur guide. Où vont-ils ? Je l'ignore, mais le cocher et le guide les pressent. J'entame la conversation, et la

champs calcaires et arides. Les Posets et le Perdiguère étalent leurs robes blanches mouchetées de crevasses vertes. Par là-bas, l'Ariège, la Catalogne et le val d'Aran projettent leur damier de plaques grises, jaunes et noires.

Cette course n'a duré que deux heures, mais elle a aiguisé notre appétit. Nous faisons honneur à nos provisions, pendant que le guide nous raconte l'histoire suivante :

— En 1792, un proscrit et une religieuse s'étaient réfugiés à Luchon, loin de la tourmente révolutionnaire ; mais, poursuivis jusque dans leur retraite, ils durent s'enfuir dans la montagne par une nuit froide et obscure. Au milieu de difficultés sans nombre, des souffrances les plus cruelles, ils parvinrent au port de Venasque. La force humaine a un terme. Celles de la jeune fille étant épuisées, elle s'écria : « Mon Dieu ! je me sens mourir. » Les prières de son compagnon ne purent ranimer son courage. Il essaya de la porter, mais ses forces le trahirent, et le proscrit dut, sur les instances de la sœur, sauver sa propre vie en passant la frontière. La religieuse, après des efforts inouïs, parvint à gravir le pic au bas duquel elle était adossée. On ne la revit plus. Ce fait allait s'oublier lorsqu'en 1849, M. Lezat, en découvrant son chapelet, put indiquer la place où mourut cette malheureuse femme.

Le « horribles détails » s'apprête à sortir, mais je l'arrête au passage.

Au moment où rafraîchis, restaurés et reposés, nous nous apprêtons à reprendre la route des montagnes — car il est bien décidé, coûte que coûte, que nous ne passerons pas par Luchon, — des coups de feu précipités se font entendre du côté de l'Espagne, et nous assistons, malheureusement de trop loin, à un épisode d'une chasse aux isards.

Derrière les rochers, d'intrépides montagnards se sont postés suspendus sur les abîmes ayant juste une petite saillie pour appuyer leur fusil. D'où nous sommes, on les voit parfaitement, grâce au petit panache de fumée qui ponctue leur position. Seulement nous ne voyons pas les isards. Enfin, le long de la montagne de Salenques, sur laquelle crépite la fusillade, nous apercevons une troupe de ces jolies chèvres à la robe fauve, au poil net et lustré et aux yeux d'escarboucles. Leurs fins jarrets se détendent soudain à la manière d'un ressort et

ils bondissent le long des précipices, affolés par les coups de feu qui ne les atteignent pas. Pourtant nous voyons une victime se débattre sur la neige, et des hurrahs de joie nous apprennent que cette victime ne doit pas être la seule.

Je n'écoute plus ni mes guides ni mes compagnons, et bien que la distance qui me sépare des chasseurs soit très-grande, je la franchis en peu de temps.

Un spectacle inattendu me surprend et m'arrête. Je regarde autour de moi, je suis seul. En face, sur un rocher, l'isard tué git dans la neige, et certes, je doute que les chasseurs puissent y aller chercher leur gibier. D'ailleurs trois carnivores se disputent cette proie facile, trois aigles énormes dont la vue seule me fait tressaillir.

J'entends la voix des chasseurs qui se rapprochent. Les aigles vont commencer leur sanglant festin. L'un est à la tête menaçant l'autre de son bec; le second, les ailes étendues, les serres ouvertes, plane sans oser fondre sur le cadavre de l'isard. Le troisième, sans s'occuper des autres, enfonce son bec crochu dans les flancs de l'animal.

Une lutte terrible s'est engagée. L'un des deux aigles, repoussé par l'autre, tournoie autour du rocher et soudain m'aperçoit. Alors la scène change. Pendant que ses deux compagnons s'acharnent sur un cadavre, l'aigle fond sur moi et j'ai à peine le temps de me jeter de côté. Un coup de feu étend le terrible oiseau à mes pieds et je l'achève d'un coup de mon bâton ferré.

Les chasseurs arrivent au même instant. Les aigles acharnés à dépecer l'isard les ont bien vus, mais ne se dérangent pas de leur sanglant diner. Faire l'assaut du rocher serait trop long. D'ailleurs les oiseaux ont compris qu'on venait leur arracher cette proie et avec l'instinct de leur race, ils la traînent et la jettent dans le précipice. Là, ils sont sûrs qu'on ne viendra pas la leur disputer, aussi ils s'en-volent lentement, guettant tous les mouvements des chasseurs et attendant leur départ pour descendre dans l'abîme achever leur repas.

Les chasseurs, parmi lesquels est Charles, le plus célèbre tueur d'ours que possèdent les Pyrénées, se consolent vite de cet échec; ils ont tué un autre isard, et celui-là, les aigles ne l'auront pas. En effet, en redescendant, j'aperçois un montagnard en bras de chemise qui dépece son isard avec plus d'adresse que les aigles n'en ont mis à dépecer le leur.



LES AIGLES SE DISPUTANT UN ISARD.

La bête est pendue par les pieds de derrière à un bâton fixé à deux



clous et qui lui traverse les jarrets. Le chasseur lui fend la peau du

haut en bas, pendant qu'un autre apprête le feu. Les aigles dîneront dans l'abîme et les montagnards sur le rocher.

Je rejoins mes compagnons au moment où le guide explique, en m'attendant, à mes compagnons si peu inquiets de mon escapade qu'ils ne me demandent même pas d'où je viens et pourquoi je les ai quittés, les péripéties d'une chasse aux isards.

Nous nous remettons en route d'un bon pas. La course à faire est, m'a-t-on dit, très-longue. J'ajouterais qu'elle est assez monotone si les pics qui surgissent de tous côtés, les belles forêts qui nous environnent, les épais gazons sur lesquels paissent de nombreux troupeaux ne venaient nous distraire ; leur vue nous console et raffermi nos jambes fatiguées.

Nous avons vu la Pique, que Michot a escaladée pour une bouteille de rhum, passé le pic de l'Entacade, et traversé le plan de Campsaure. Nous sommes au pied du Couradilles, où nous allons monter malgré la nuit qui s'avance, quand un violent orage éclate. La pluie nous perce jusqu'aux os, la nuit vient plus rapide, et, pour trouver un abri, nous sommes obligés de revenir sur nos pas. Enfin nous apercevons une lumière, et en dépit des avis de nos guides qui nous demandent encore un peu de courage pour atteindre un lieu plus hospitalier, nous nous glissons affamés, grelottant, harassés, dans une mauvaise hutte, où brille un bon feu. Deux bergers espagnols se chauffent avec gravité et ne se bougent pas à notre entrée. L'un d'eux cependant a levé la tête en voyant les chevaux, et son œil faux semble nous compter comme s'il rêvait déjà au moyen de nous dévaliser. Les guides ont froncé le sourcil. Nous sommes pourtant en nombre pour nous défendre. A quoi bon fuir un danger imaginaire pour en affronter d'autres qui peut-être seraient trop réels ? Nous sommes déjà installés, du reste, et je prévois bien que parmi nous il y en a qui veilleront. Ce sont mes joueurs qui se provoquent ? Cette provocation nous rassure tous. Quant aux Espagnols, ils se lèvent et sortent nous laissant la place libre.

Minuit a sonné depuis longtemps. Tout le monde a fini par s'endormir près de l'âtre qui s'éteint. Soudain l'un des guides se réveille en sursaut et réveille son camarade. Puis tous deux, après s'être parlé à l'oreille, se lèvent et sortent à pas de loup.

Comme j'ai le sommeil très-léger, j'ai eu le temps d'ouvrir les yeux

de plusieurs collaborateurs très-disposés à se courber sous leur charge de métal. O douleur ! ils retrouvèrent bien la grotte, mais du précieux pavement, nulle trace. Plusieurs jours s'étaient écoulés ; dans l'intervalle, des Espagnols avaient tout pris. Or chaque année, paraît-il, la couche aurifère se reforme durant l'hiver, car le rocher sue de l'or ; mais à chaque printemps aussi, ces gueux de Catalans qui sont sur place en abusent pour guetter la fonte des neiges, profiter de la débâcle, descendre dans le trou et remplir leurs sacoches. Quand les Français se présentent avec leurs paniers, la récolte est faite. »

L'anecdote trouve autour du foyer beaucoup d'incrédules, mais les suivantes qu'un autre guide raconte à propos des grandes chasses faites dans les Pyrénées nous plaisent davantage par leur parfum de vérité et la terreur qu'elles nous inspirent.

— Le cirque de la Rencluse est l'arène favorite des ours. C'est là, au pied de ce pic aigu, que je me suis mesuré avec un ours énorme dont je n'attendais guère la visite. J'étais en train de tailler des branches de sapin pour allumer le feu, et le couteau dont je me servais, ma seule arme, du reste, ne me semblait pas de taille à paralyser l'élan du fauve. Ce dernier, debout, marchant sur ses pattes de derrière, s'approchait petit à petit, sans se presser, et déjà sa large patte allait s'abattre sur mon épaule quand un coup de feu retentit. L'ours chancela ; une balle l'avait frappé au défaut de l'épaule, mais il n'en continuait pas moins son chemin, vers moi qui reculais du côté de cet abri, tenant en respect mon ennemi au moyen de ma branche de sapin. Second coup de feu ; l'animal se retourne. J'en profite pour m'élancer sur lui et lui enfoncer mon couteau tout entier dans la gorge. Au même instant, mon camarade arrivait son fusil à la main. Il me vit me roulant avec l'ours qui, dans ses dernières convulsions, m'avait étreint et m'eût étouffé si une dernière balle ne l'eût achevé.

— Ici même, ajouta un autre guide, mon fils, surpris à l'affût, déchargea à bout portant son fusil dans la gueule d'un ours qui l'ouvrait toute grande pour le dévorer.

— Une jeune fille, raconte le premier qui tient à ne pas se laisser distancer en émotions, s'amusait le long du torrent à se faire un bouquet avec des aconits jaunes, des marguerites et des myosotis. Son père reposait ; il avait chassé toute la matinée les coqs de bruyère et les perdrix blanches, et sa carabine placée à côté de lui n'était même

pas chargée. Soudain il se réveille aux cris poussés par sa fille. La malheureuse venait d'être enlevée par un ours de haute taille qui s'enfuyait dans la montagne avec sa proie. Charger sa carabine et poursuivre le fauve fut pour le chasseur l'affaire d'un instant, mais en s'entendant poursuivre l'ours s'est retourné, et, voyant le canon qui s'abaisse, marche à reculons se servant de sa victime comme d'un bouclier. Lentement il opère sa retraite sous les yeux du père désespéré qui n'ose faire feu dans la crainte de tuer son enfant. Enfin l'ours, reculant toujours devant le chasseur qui avance, perd pied soudain et s'abîme dans le gouffre entraînant la jeune fille dans une même chute et un même trépas !

Ces histoires jetées au milieu de notre insomnie, près d'un feu qui projette sur nous des lueurs oscillantes, en pleine montagne, au cœur même de ces forêts qu'habitent de préférence les ours luchonnais, nous ont laissé une vague impression de terreur, et notre imagination est si peuplée de silhouettes d'ours qu'il nous semble voir un de ces animaux se dresser devant nous.

Mais ce n'est pas une illusion. Un ours est bien là, nous guettant dans l'ombre, loin de la projection des rayons du foyer. Tous les regards sont portés sur cette masse noire pelotonnée sur le gazon. Un guide, plus incrédule et plus fort, s'en approche et remue du bout de son bâton cette masse informe, d'où sort un grognement suivi de ces mots caractéristiques :

— Horribles détails !...

C'est un des polytechniciens qui, ayant trop chaud au salon, est allé se coucher sur le gazon enveloppé dans les larges plis de son manteau.

Cette diversion à notre terreur nous a plus vite endormis et le lendemain, dès l'aube, nous sommes tous debout, frais et reposés comme si on sortait d'un bon lit. Le ciel est moins gai que nous, mais il est si capricieux à Luchon !

L'ascension commence. Nous ne sommes que huit. Il y a dans la société que nous avons trouvée à la Rencluse, des peureux, des réfractaires qui, ayant vu la Maladetta, partent pour d'autres excursions. Je le préfère. Du reste, je commence à être rassuré sur l'issue de notre course. Non-seulement nous avons les meilleurs guides de Luchon, mais encore les touristes qui m'accompagnent ont déjà esca-

feuillage, des figures épanouies, de gens qui s'appellent et s'amusent en groupes bruyants. Qui donc arrive ? Est-ce un grand seigneur, un roi, un préfet ? Non, c'est tout simplement un ours tué la veille et que les chasseurs portent avec une grande solennité. C'est le premier qu'on tue depuis dix ans !... Dans ce pays-là, au contraire, on les prend très-jeunes et on les élève.



Le retour triomphal.

Mais voilà le cortège. Ce sont de vrais chasseurs. Les deux premiers qui marchent en avant portent le vainqueur sur leurs épaules. Celui-ci salue et répond aux acclamations, pendant que ses quatre compagnons, qui le suivent en portant l'ours, ploient sous le poids de l'animal.

Je souris à ce tableau qui me rappelle mon triomphe des Eaux-Chaudes. Les cris s'éteignent, l'enthousiasme va au cabaret, les tambourinaires posent leurs instruments et chacun rentre chez soi pour célébrer en famille la mort de l'ours. Moi, j'appelle Carafa et nous partons.

oublié de détacher la corde. On dirait qu'il me conduit à l'abattoir!

Les nuages balayés par le vent donnent au crépuscule la permission de nous éclairer en attendant la lune qui se lève derrière le Montcalm. D'ailleurs le chemin est large, sans dangers, et, au lieu de descendre, il monte en zigzags à travers des pâturages. C'est à se croire à cent lieues des monts que nous venons de franchir. Enfin nous apercevons un grand feu, quelques chalets, beaucoup de pâtres et une terrasse herbeuse à l'abri du vent.

— C'est là, me dit Carafa en s'arrêtant.

— Eh bien ! m'écriai-je, je ne suis pas fâché d'y être arrivé, quand même je devrais ne jamais savoir où je suis !...

Carafa est bien connu des pâtres. L'hospitalité qu'ils nous donnent et que je paie largement m'a procuré un bon repas et le plaisir de passer une excellente nuit. Aussi le lendemain, quand les bêlements des troupeaux me réveillent, je me sens prêt à de nouvelles fatigues. Carafa m'invite à essayer mes forces en grimpant à un pic qui se dresse devant moi. C'est très-facile ; il n'y a qu'à s'accrocher aux saillies des rochers. Le sourire du guide me met au défi, et ce défi, je l'accepte.

Le pic est lestement franchi. C'est le pic de Bareytes, car nous sommes tout près d'Arensal, sur la route d'Andorre. Je ne regrette pas mon escalade. Le panorama que je domine est grandiose : je vois se développer en amphithéâtre toutes les montagnes de l'Andorre, et parmi tous ces pics déchiquetés, arrondis, neigeux ou boisés, je distingue le Combepedrousse, immense pyramide aux pentes parsemées de sapins.

En redescendant, nous sommes témoins d'un spectacle aussi triste qu'imposant. Le guide m'apprend que la veille deux pâtres de la montagne, en poursuivant dans la montagne un loup qui leur emportait une chèvre, ont trouvé la mort, l'un en luttant avec le loup qui l'a étranglé, l'autre en tombant au fond des abîmes qui entourent ce col redoutable et redouté. Tous les hameaux environnants s'étaient mis à la chasse des loups qui avaient eu garde de reparaitre, et il restait au compte des montagnards la mort de deux de leurs compagnons. Ceux-ci étaient de Saint-Lizier : c'étaient le père et le fils. La douleur de la famille et le désespoir du village défient toute description.

Nous assistâmes sans le vouloir aux funérailles des deux victimes.